

Noyé dans la montagne

J'ai grandi plus vite que mon ombre.

Pour survivre parmi les décombres. Les ruines de mon enfance secouée par un tremblement de terre. J'y ai enterré mon insouciance. J'ai appris à me terrorer, à me taire. Rêves d'enfant en jachère. Tremblement de terre, tremblement de chair.

Été 1999, l'année de mes onze ans. Maman a décroché le téléphone de la cuisine. Ses yeux se sont couverts de bruine. Sa voix s'est troublée. Tout son corps a tremblé. Son cœur a gelé comme en plein hiver. Tombé par terre, il s'est brisé en mille morceaux.

Maman a crié : « Non ! C'est pas vrai ! Mais non ! C'est pas vrai ! ». Je ne reconnaissais ni sa voix déchirée ni les traits de son visage déformé. La douleur qui l'enflammait la transformait. Elle a raccroché le téléphone. Sonnée, vidée, aphone. Elle s'est remise à pleurer. J'étais de plus en plus apeuré. Encore plus fort : « Papa est mort ! Papa est mort ! ». Elle s'est laissé tomber sur le sol. Mon cœur a perdu sa boussole.

J'étais terrifié de voir maman dans cet état. Cata, la cata, la vraie cata. Sa douleur était un bâton, et moi une piñata. Cata, la cata, la vraie cata. Je ne savais pas quoi faire. Enfer. Qu'est-ce qu'on peut dire à sa maman qui vient de perdre son papa ? Je l'ai prise dans mes bras. Elle m'a serré contre elle, ses pleurs se sont arrêtés. Je lui ai dit : « Je t'aime, maman ». Sans un mot, elle m'a serré encore plus fort.

Tremblements. Tremble, maman. Elle tremble, ma maman. Sale moment. Elle pleure, ma maman. Cauchemar et affolement. Je n'avais plus de mots-médicaments. Attiré par le bruit de cœur brisé sur le sol de la cuisine, papa est arrivé en courant. Il a pris le relai pour calmer maman. Papa calmant. Moi, je n'avais pas le bras assez grand pour saisir la tristesse géante qui la secouait.

Le papa de ma maman n'avait pas soixante-dix ans. Il était en bonne santé. Il ne fumait pas, il ne buvait pas. C'est en faisant du vélo que son cœur a déraillé. C'était sa passion, le vélo. Il n'a pas pu battre la mort à la course. Elle pédalait plus vite. Elle était toujours là, partout, avant nous. Chez mamie, à la morgue, à la mairie, aux pompes funèbres, au cimetière, à la maison.

Après l'enterrement, maman était épuisée. Elle n'avait plus envie de rien. Elle n'était plus avec nous. Elle n'était plus vraiment. Elle n'était plus. Elle s'enfermait dans sa chambre. Elle pleurait son papa toute la journée. Plus de père, plus de repère. Elle répétait : « Je me perds, je me perds, je veux mon père ». Et je me disais : « Je veux ma maman, je veux ma maman ». Fichue mort subite, fichue vipère.

Maman était fatiguée d'être triste. Alors elle a pris des médicaments pour moins pleurer. Ça ne marchait pas vraiment. Elle ne souriait pas plus, elle dormait juste plus longtemps. Papa faisait de son mieux pour la consoler. Il affrontait son absence, ses silences. La montagne de tristesse qui grandissait chaque jour. Et il l'escaladait à la seule force de son amour. Et puis un jour, la montagne de tristesse qui s'installait entre eux est devenue trop haute pour cette escalade.

Alors papa est tombé. Encore plus bas que la montagne de tristesse de maman. Il n'arrivait pas à s'en relever. Il se demandait ce qu'il avait fait pour mériter tout ça. C'était quoi, ce mauvais sort ? Cette magie noire de la mort ? Ce maléfice qui faisait mal à sa femme, mal à son fils ?

Maman est partie chez sa maman pour se cacher. Retour au nid pour se lover dans les souvenirs de son papa. Déploiement d'elle pour retrouver ses racines. De quoi s'ancrer dans la tempête. Et puis retour à la raison. Retour à la maison. À la maison, papa et ses démons. Dans son nuage d'alcool et de fumée. Méconnaissable.

J'espérais que le retour de maman chasserait l'averse. Inspirer de la joie, chasser les ombres, pouvoir à nouveau respirer. J'allais jouer dehors, pour m'échapper. M'échapper de papa et maman qui s'écharpaient. Cris, larmes, portes claquées, vaisselle cassée. Musique de ma famille en train de se fracasser.

Un soir où papa était encore dans son nuage d'alcool et de fumée, il a giflé maman. Il ne l'avait jamais frappée. Maman a eu peur, elle est partie. Papa a eu peur aussi, il est sorti. Il m'a dit : « Tu restes à la maison, je vais chercher maman, je reviens ». Il n'est pas revenu ; maman, si, en pleine nuit. Elle a fait nos affaires, et on est partis.

Pendant quelques semaines, papa a habité tout seul dans la maison. Maman et moi, chez une amie à elle. J'essayais de comprendre ce qui nous arrivait. Plus de maison et plus de papa en vue, ça sentait mauvais. Maman a demandé le divorce. Il a disparu dans un nuage d'alcool et de fumée encore plus grand. On ne l'a plus revu jusqu'au jugement.

Le temps s'est accéléré. On a vendu la maison. On a emballé notre vie dans des cartons. Papa et maman se sont dit *au revoir* comme deux nouveaux inconnus. Maman et moi, on a migré dans le sud. Pas loin de chez mamie.

Pendant quelques années, j'ai espéré. J'ai espéré qu'ils retomberaient amoureux. Comme avant la montagne de tristesse. Et puis les années ont passé. La montagne de tristesse n'a pas bougé d'un pouce. Pire encore, elle a grandi. Alors j'ai arrêté d'y croire.

J'ai grandi plus vite que mon ombre.

Pour faire face aux tempêtes qui frappaient en surnombre. Aux galères d'un fils, seul avec sa mère. Six années de sacrifices, de supplices, de cicatrices. Je ne voyais mon père que pendant les vacances scolaires. Alors j'ai endossé les rôles qu'il ne jouait pas. Des rôles de *papa*. Confident de ma mère, médiateur familial. Surcharge mentale. Homme de la famille, père de substitution. Confusion dans la filiation.

Alors, pour me fondre dans la masse, pour trouver ma place et être accepté, j'ai fait l'éponge. J'ai absorbé les émotions et les pensées des autres. Je les ai écoutés déverser tout ce qu'ils avaient sur le cœur. J'ai gardé ce qui pesait sur le mien. J'avais peur que tout sorte d'un coup.

À dix-huit ans, deux claques. Premier chagrin d'amour et échec au bac. Échec et mat. Sonné, vidé, aphone, j'ai perdu pied. J'avais besoin de mon papa. Je l'ai appelé et j'ai vidé mon sac. Déferlante de non-dits accumulés. Avis de tempête instantanée.

Papa, tu n'as pas vu que je faisais la grimace ? Ça fait des années que je fais le papa à ta place. C'est trop lourd pour mes épaules, je suis ton fils, pas le foutu Titan Atlas. Je ne peux plus tout planquer sous mon énorme carapace. Elle a trop de crevasses.

Papa, tu n'as pas vu que je faisais la grimace ? Ça fait des années que je fais le papa à ta place. C'est injuste, c'est dégueulasse. Papa passif, absent, muet, papa paralysé, tu m'as fait souffrir. J'avais besoin d'un papa présent pour m'aider à grandir. J'avais besoin d'un papa paravent pour les jours de tempête, de chaos. D'un papa parachute pour me soutenir quand je tombais de trop haut.

Maman m'a raconté. Toi non plus, tu n'as pas eu de papa pour t'épauler. Je ne comprends pas, pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? J'aurais pu mieux comprendre pourquoi tu n'as pas su être mon papa.

Pitié papa, ne pleure pas. J'aimerais te dire que je ne t'en veux pas. J'ai essayé de te pardonner mais je ne peux pas. Tout ce que tu m'as appris, c'est le silence, papa. Aide-moi à en sortir. Aide-moi à m'en sortir, papa. Pour cette fois, fais le premier pas, papa.

Papa, tout ce que j'espère, c'est qu'on apprenne à être père et fils. Je ne veux pas que mes enfants saignent de mes cicatrices.